Bibliothèque cantonale

Seizième année, No 86. Le Numéro 10 centimes

ANNONCES :

La ligne ou son espace : Valais 15 cent. — Suisse 20 cent. Etranger 30 cent.

Réclames : 50 cent. la ligne

Minimum pour une annonce : 1 fr.

Supplément de 5 cent. la ligne pour les annonces ne paraissant qu'une fois.

Les annonces et réclames sont reçues exclusivement par la **Société Publicitas S. A.** Sion, Lausanne, Montreux, Genève, Fribourg, etc. et au Bureau d'Avis du Journal, St-Maurice.

NOUVELL

VALAISA

PARAISSANT à ST-MAURICE les MARDI

Nouveaux faits connus Vendredi à Midi

Les Alliés ont décidé de venir au secours de la Russie.

"Catherine„

Nous avons demandé à un critique d'art entendu ses impressions sur notre monument du centenaire. Voici sa réponse. Elle sort quelque peu des éloges de commande et des affirmations de « beauté incomparable » qui sont sorties de la bouche des orateurs officiels de la fête de dimanche, mais elle confirme la voix populaire. Ch. S.-M.

Elle a fait déjà couler pas mal d'encre, cette fontaine, et debout ou couchée dans sa hutte de la gare, la « Catherine » était célèbre avant d'avoir vu le jour. Elle offre cela de commun avec l'œuvre d'un autre sculpteur genevois, qui défraya naguère la chronique parisienne, mais avec cette différence que le fameux buste de Verlaine restait indéfiniment à l'état de projet, au grand mécontentement des souscripteurs, tandis que la « Catherine » ne se fit point désirer et que jamais commande ne fut plus prestement exécutée. Certes ! on ne perdit pas son temps en études préparatoires.

On s'est d'abord âprement disputé au sujet de son emplacement. Quelques-uns proposaient le jardin public où elle aurait eu l'avantage de disparaître dans la verdure une bonne partie de l'année; d'autres la voulaient tout à fait en évidence et suivant eux, la Planta n'était pas assez vaste pour la recevoir.

On s'est chamaillé ensuite sur la valeur du monument lui-même, et comme la plupart de ceux qui en parlaient ne le connaissaient que par ouï dire, la discussion manquait plutôt de base.

Aujourd'hui, le voile est tombé, et chacun peut contempler la « Catherine », surmontant de toute sa masse et de tout son poids le bassin qui lui sert de piédestal.

Quelle déception !

Non, franchement, si l'on a cru devoir personnifier la République et le canton du Valais dans une paysanne sans grâce, sans esprit, sans beauté, dans cette fille de ferme à la taille vulgaire, aux mains énormes, à la face placide et niaise, cela n'a rien de très flatteur pour notre amour-propre, si chatouilleux d'ordinaire, et si nous avons reconnu notre chère et belle patrie valaisanne dans cette piteuse allégorie, c'est que, vraiment nous nous en faisions une bien singulière image !

Et puis, que voyez-vous de valaisan dans cette Valaisanne ? Son visage ne rappelle le type d'aucune de nos vallées, son costume fait songer à celui de je ne sais plus quelles riveraines du Danube, et les étoiles que l'on a semées sur son front et dans la bordure de son tablier, et disposées d'une façon fort peu héraldique autour de la croix fédérale, ne sont guère qu'un motif assez banal de décoration.

« Catherine » tient dans ses doigts rigides une guirlande d'édelweiss, stylisée au point que beaucoup de braves gens l'ont prise à première vue pour un boa constrictor dont ils n'arrivaient pas à s'expliquer la présence à cet endroit ; or, cette guirlande signifie, nous a-t-on dit, le lien fédéral qui nous unit à la grande patrie, et les deux filets d'eau qui, jaillissant aux pieds de la statue, vont se confondre dans la même vasque, nous apprennent que le Valais et la Suisse ne font qu'un désormais. Il est permis de ne pas goûter outre mesure un symbolisme fort à la mode aujourd'hui, mais qui pour être compris de la foule a besoin d'un commentateur.

Bref ! le socle, la base ou la fontaine — on perd son latin dans cette architecture moderne — porte en caractères qui ont au moins le mérite d'être très lisibles : *Vallesia helvetiis fœderata,* avec les deux dates 1815-1915, et un peu au-dessus, nous trouvons dans un chrisme pareil à celui que nous faisions graver sur le marbre de nos tombes, l'affirmation discrète de la foi religieuse du pays. Grâce donc à l'inscription, nous ne sommes plus tentés de nous croire dans un cimetière de la Suisse allemande ou devant la gare de Lausanne, et cela doit, paraît-il, nous suffire.

Se raccrochant à quelque vague détail du fichu, du corsage ou de la jupe, des correspondants de journaux, présents à l'inauguration de dimanche dernier, ont fini par découvrir une Saviésanne dans notre « Catherine », mais ont-ils jamais rencontré les gracieuses jeunes filles de là-haut, pour risquer un rapprochement aussi irrévérencieux ! Au reste — et nous en venons à l'idée même qui a inspiré ce monument d'une originalité fort contestable — vous n'imaginez pas qu'une Saviésanne ou quelqu'autre paysanne de nos vallées, si jolie, accorte et bien atournée fût-elle, puisse à elle seule symboliser ce pays du Valais que caractérise précisément une incroyable variété de races, de types et de costumes.

En restant classique, l'allégorie offrait, je le sais, plus d'un danger, car elle tombe vite dans le convenu et le compassé ; par contre, en se modernisant et en se faisant réaliste, elle devient facilement grotesque, et ce que la grosse « Catherine », avec son sourire et sa guirlande, va paraître ennuyeuse, à la longue ! J'en appelle à nos arrière-neveux.

Qui donc nous forçait de recourir à l'allégorie pour commémorer le centenaire de 1815 et si, en l'occurence, l'érection d'une statue semblait s'imposer, l'histoire du Valais, longtemps pays allié des Suisses avant d'entrer dans la Confédération, n'était-elle pas de nature à inspirer très heureusement le sculpteur qui se serait donné la peine de la lire ? Y cherchant un sujet de statue, il n'aurait eu que l'embarras du choix.

Le cadre modeste d'un article de journal ne nous permet pas de nous étendre sur la valeur artistique du monument, et nous nous garderons de faire de la peine aux rares Sédunois qui essayent de se persuader que leur ville possède maintenant la huitième merveille du monde. Nous ne cacherons pas toutefois que nous n'éprouvons qu'un médiocre enthousiasme pour un art qui nous vient, qu'on le veuille ou non et qu'il ait passé par Berne ou par Genève, qui nous vient, dis-je, de Munich ou de Berlin, pour un art volontairement brutal, qui substitue la force à la beauté et sous prétexte de grandeur et de simplicité, nous ramène à l'archaïsme farouche des colosses Egyptiens, pour un art que régit encore, après quarante siècles la loi de frontalité, pour un art, enfin, qui ne s'acclimatera jamais chez nous, en Valais, à l'ombre de Tourbillon et de Valère. X.

ECHOS DE PARTOUT

Souvenirs de la guerre. — Pendant que l'on travaille à remettre en état le nord de la France, une commission nommée par le gouvernement français examine sur place et choisit les sites qu'il faut laisser dans l'état actuel comme souvenirs de la guerre.

Il y en aura environ 140 sur tout le front, tranchées, abris souterrains, blockhaus, etc., on pense laisser tels quels les forts de Verdun, la butte de Wallencourt, une partie des ruines de Péronne et de Bapaume, le château de Thiepoal et quelques autres.

Tous ces lieux deviendront des pèlerinages où l'on se rendra pour honorer la mémoire de tous les soldats alliés qui les ont illustrés par leur sacrifice ou leur héroïsme.

Des prix sans précédent. — A Cossonay, ont été exposés aux enchères publiques les foins du domaine de l'hoirie Bonzon, (environ 25 poses). On s'attendait à de hauts prix, mais ceux-ci ont dépassé toutes prévisions : ils ont atteint de 800 à 1000 fr. par pose, c'est-à-dire le prix du terrain avant la guerre.

La génisse évanouie. — La syncope émotive semblait jusqu'à présent être le privilège des femmes, et même des dames appartenant à une certaine classe sociale.

Un curieux fait divers, dont le récit vient de Fontenay-le-Comte (Vendée), prouve qu'elle s'étend aussi à d'autres espèces animales.

Le 1er juin dernier, la foudre est tombée sur la maison de Mme veuve Louise Baudry, située en bordure du chemin menant du village de Gaillardon à celui des Essorts (Vendée).

Mme Baudry avait avec elle trois petits Gaboriau, ses neveux et nièce, dont les parents étaient dans les champs, et un jeune domestique de 13 ans. Ils n'ont eu pour tout mal qu'une folle épouvante bien compréhensible. Sous la forme d'une boule de feu, la foudre a pénétré par une fenêtre du premier et, traversant un plancher, est ressortie par une fenêtre du rez-de-chaussée. Bien entendu, toutes les vitres ont été brisées.

Or, dans l'étable de Mme Baudry, on trouva une génisse sans connaissance. On crut d'abord qu'elle avait été foudroyée ; elle n'était qu'évanouie et reprit ses sens une heure plus tard.

Ainsi, il y avait dans cette maison une femme et quatre enfants, et seule la génisse fut assez nerveuse pour tourner de l'œil.

Le Zoccoli. — Je vois s'étaler chez les cordonniers et j'entends dans la conversation courante, pour désigner les sandales de bois de nos enfants, le mot de « Zoccoli » qui me laisse rêveur. En des villes à ghetto, où le babélique « judisch » est langue courante, ce mot bâtard ne surprendrait point, mais en notre bonne ville où, paraît-il, on parle un français sans alliage, il me choque. J'ai assurément tort puisque le vilain mot de « restauration » pour désigner un restaurant triomphe sur la façade de nos meilleurs hôtels ; que ceux de « Technikum » et de « Polytechnikum » voltigent avec une grâce ailée dans les causeries du colloque et qu'on entre couramment dans une boulangerie acheter des « zwiebacks ». On passe pour un naïf de croire encore que restauration est un terme d'antiquaire... ou de manucure, à moins qu'il ne désigne une époque historique ; qu'Ecole technique et polytechnique sont du français plus voisin de la France que des pays d'outre-Thielle ; que biscotte exprime en langue intelligible et plus harmonieusement que zwieback la double cuisson des tranches de pain et enfin, que nous avons un bien joli mot, qui est une onomatopée en même temps, pour nommer la chaussure chère à nos villageois : je crois que cela s'appelle tout bonnement socque, mot que nous héritons en droite ligne du latin. Il nous a été emprunté par les Allemands pour en faire « Socke », puis par nos confédérés qui l'ont enjolivé en « Sockeli », de quoi nous sommes en train de faire le mot métissé de Zoccoli ! Cela s'appelle chercher midi à quatorze heures, puisque le mot vrai — et combien imagé —